

*Séance du 15 février 2016*

## **Réception d'Hilaire GIRON**

### **Eloge de Jean-Louis RIEUSSET**

C'est un grand honneur d'être reçu au sein de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, fondée voilà exactement 310 ans, en février 1706, par lettres patentes du roi Louis XIV sous le nom de Société Royale des Sciences de Montpellier.

Je me dois de remercier d'abord ceux qui ont souhaité m'y introduire, je veux nommer mes amis Jean-Paul Legros et Paul Maistre et bien sûr vous, chers confrères et chères consœurs académiciens. Je vous en remercie chaleureusement.

Monsieur le Secrétaire Perpétuel, vous venez de présenter les prédécesseurs qui ont occupé ce siège n° XII. Je constate que, depuis 1846, les cinq premiers sont des Universitaires, suivis d'un militaire et enfin les quatre derniers s'inscrivent sur une trajectoire industrielle. Nous héritons de leur savoir et il nous appartient de créer et d'innover par nous-même, à partir de ce substrat patrimonial. La mise en perspective historique des événements de notre monde, les idées et les progrès des recherches et des connaissances, la sensibilité artistique et la culture qui en résultent, sont les seules garantes d'une émergence de conscience dans l'Humanité. C'est d'ailleurs ce qui a été fort bien exprimé dans la série de communications de cette année de notre Académie sur la transmission et que le Préfet Parisot de Bayard a également évoqué, il y a deux semaines ici même. Je tiens à vous témoigner mon admiration pour toute l'énergie que vous consacrez à la bonne marche de l'Académie et ma reconnaissance pour votre totale disponibilité.

Monsieur le Président de l'Académie, Jacques Balp, j'apprécie que cette réception se déroule sous votre Présidence. En effet, écrivain, journaliste, homme de théâtre et de culture, vous incarnez l'ouverture transversale des connaissances et de réflexions à laquelle je suis très sensible dans ma quête personnelle de sens de la vie et de son évolution, évolution d'ailleurs de plus en plus socio-culturelle de l'humanité en intrication planétaire. Dans vos nouvelles, vos romans, je constate une certaine résonance, bien sûr de manière très différente, avec les écrits de Jean-Louis Rieusset qui vont être examinés.

### **Une jeunesse heureuse mais bien encadrée**

N'ayant pas eu l'opportunité de connaître Jean-Louis Rieusset, j'ai eu la chance de le découvrir de manière très personnelle grâce à l'une de ses trois filles, Madame Agnès Cassanas qui m'a reçu chez elle pour me parler avec admiration et amour de son père. Elle a manifestement été très marquée par l'affection de son père et par son odyssee que je vais essayer de développer. Je la salue ici aujourd'hui et je la remercie chaleureusement pour sa disponibilité, pour les informations et les documents nombreux qu'elle m'a remis concernant son père. Je salue également ses deux sœurs, Catherine Rieusset et Marie-Anne Nogues, mais aussi leurs enfants, Guilhem, Mathieu, Romain et Stéphane, présents aujourd'hui. Je dois bien sûr

remercier Jean-Paul Legros qui était très ami avec Jean-Louis Rieusset et qui m'a notamment remis les magnifiques présentations illustrées de ses conférences, précises et pédagogiques, présentées en grande partie à l'Académie.

Je regrette beaucoup que son épouse, Marie-Paule, qui l'a en quelque sorte aidé à se reconstruire, après sa douloureuse expérience en Allemagne, ne puisse être présente aujourd'hui en raison de son état de santé.

### Qui était Jean-Louis Rieusset ?

En premier lieu, il convient de dire que Jean-Louis n'était pas... Jean-Louis, et ceci plante immédiatement le décor, si j'ose dire. Pourquoi, me direz-vous ? En réalité, Jean-Louis était la somme de son second et de son troisième prénom, Jean et Louis. Son véritable prénom usuel était Joseph. Mais, pourquoi ce changement de prénom ? Avait-il quelque chose à cacher ? La réponse est oui, ou plus exactement, il avait quelque chose à oublier ! : son expérience du Service de Travail Obligatoire en Allemagne. Voilà ce qu'il dira à son retour chez lui et qu'il écrit dans son journal : *“Mon prénom usuel, Joseph, m'est devenu insupportable à force de me l'entendre hurler par les petits chefs allemands à la place de mon nom difficilement prononçable pour eux. J'en change donc pour les deux suivants, Jean et Louis. Ma famille joue le jeu”*. En outre il le fait souligner sur son état civil pour bien le faire enregistrer officiellement ! C'est dire l'état de choc dans lequel il est rentré d'Allemagne en 1945.

Né le 24 octobre 1922 dans une famille fixée à Montpellier depuis trois siècles, inscrit dans une lignée de médecins, industriels, notaire, officier, vigneron, prêtres, Jean-Louis Rieusset est imprégné d'une tradition de responsabilité et d'engagement familial au service de la société.

Je lui donne tout de suite la parole. Il évoque en effet, sa généalogie par un poème, le Prélude, dans son ouvrage, “le bon et le moins bon vieux temps” :

*Il est des noms choisis qui appellent la gloire,  
Des noms qui sonnent fort étincelants métaux,  
Des noms qui sans effort pénètrent dans l'Histoire,  
Le Mien nom : Rieusset, c'est un petit ruisseau...*

L'enfance est pour Jean-Louis un temps heureux de la vie de famille :

*Il y avait d'abord cinq garçons en cinq ans  
Dont les quatre premiers allaient d'abord par paires  
...  
Un et trois, deux et quatre et bien qu'étant tous frères  
Chaque groupe avait son caractère marquant  
Un-trois était poète, enflammé, romantique,*

Jean-Louis était l'aîné, c'est bien lui le romantique !

*Deux-quatre souriant, plus pratique plus posé*

*...  
Pas de filles ? Mais si, deux mignonnes petites  
Que leur âge et leur sexe écartaient de nos jeux  
... ;*

Plus loin

*A nous, à nos cousins, bande folle de diables,  
Les jours paraissaient bien trop courts pour nos ébats  
La cloche qui le soir nous appelait à table  
Surprenait des indiens rampants dans la pampa*

Et enfin :

*Que ne fîmes-nous pas ! Je voudrais être Homère  
Pour retracer ici nos exploits fameux  
A défaut de talent et de temps pour le faire  
Un mot résume tout : ce fût un temps heureux !*

Le château du Bosquet à Montpellier, était donc l'heureux lieu de vie de son enfance. Mais en novembre 1942, les troupes du Reich installèrent un poste d'émission radio dans cette propriété isolée dominant les alentours de Montpellier et proche de la gare de triage. Un bombardement des américains fit exploser là un train de munitions qui tua 2 000 soldats allemands et éventra vignes, parc et maisons. Le Bosquet, qui avait souffert, fut finalement vendu dans les années 1960 et transformé en un lotissement immobilier.

Le premier déterminant de Jean-Louis est son éducation. Il en parle avec enthousiasme dans son ouvrage. C'est l'Ecole de l'Enclos Saint-François, dirigée par un prêtre d'une grande modernité éducative, le Père Prévost, que les montpellierains connaissent bien et qui fut académicien ici même. Il cacha de nombreux enfants juifs pendant la guerre, confiés notamment par Sabine Zlatin et qui devaient être ultérieurement pris dans la tristement célèbre colonie d'Izieu. L'abbé Prévost donne à Jean-Louis le goût de l'étude, de l'ouverture à la botanique, au chant, au théâtre et à la musique. "Ora, Canta, Stude" était la devise de l'école.

*Nous eûmes donc le privilège, mes frères et moi, dit-il, de rester externes libres, dans le cadre familial et d'être éduqués, au milieu de bêtes et de plantes, par un artiste voulant former des hommes libres et passionnés de tout, et pas seulement de grammaire ou de mathématiques, un fils de François d'Assise évangélisant les oiseaux...*

Charles Prévost, avocat brillant, se découvrit en effet sur le tard une vocation religieuse. Passionné par l'éducation des enfants, il devint aumônier d'un orphelinat. Il utilisa sa fortune et sa créativité à agrandir l'orphelinat, loger les étudiants, créer des ateliers d'apprentissage pour donner des débouchés aux orphelins et à développer l'Ecole de l'Enclos Saint-François. Il décela les dons musicaux de certains et leur permit ainsi de devenir des choristes de renom. Ce fût le cas de Jean Bioulès qui devint chef de chœur et Maître de chapelle du Prince de Monaco. De grands concerts ont été organisés, souvent accompagnés par l'orchestre de Montpellier, Messie de Haendel, le Magnificat, les deux Passions, et la Messe en si de Bach... Francis Poulenc vint lui-même pour l'interprétation de son Stabat Mater. Jean-louis, conquis par la musique, fut également initié au théâtre. C'est encore à l'Enclos que Michel Galabru révéla ses dons précoces de comédien. Mais tous les arts intéressaient Jean-Louis Rieusset et il s'initia également à la peinture.

L'esprit du Père Charles Prévost, son éducation d'excellence, pourrait-on dire, a formaté l'esprit d'ouverture, de rigueur et de culture de Jean-Louis. "Heureusement complété par l'éducation scoute de la volonté et de l'entraide, l'esprit de l'Enclos, individualiste et créatif, m'a marqué d'une empreinte indélébile" affirme-t-il.

En conséquence, plus tard, Jean-Louis Rieusset collaborera à la gestion de l'orphelinat devenu la "Maison d'enfants Charles Prévost".

Le scoutisme auquel il adhère de toute son âme le pousse à l'aventure et à l'engagement. C'était la période de développement de ce mouvement, créé 25 ans plus tôt. Il participa à cet anniversaire à Paris où le Chef de l'Etat reçut Lord Baden-Powell à l'Elysée, les Chefs scouts à la Sorbonne et les jeunes garçons et filles à Versailles.

*Ces expériences confortèrent le goût et l'habitude que j'avais au Bosquet, dit-il, d'inventer et de diriger les jeux, étant l'ainé d'une bande de frères et cousins germains. Ce n'était pourtant qu'une tendance de mon caractère. Une autre m'entraînait vers la rêverie, l'angoisse existentielle, la transposition dans d'autres vies, grâce à des romans ou des biographies, l'expression poétique, picturale ou musicale. Dans la vie scout, si je devins chef de patrouille, je reçus le totem de "Flamant Romantique"...*

A l'orée des choix professionnels, Jean-Louis hésite longtemps sur le chemin à prendre : architecture, armée, diplomatie, enseignement... ? Les évènements de l'invasion par Hitler de l'Autriche, des Sudètes, de la Pologne faisant entrer la France et l'Angleterre dans la guerre, le détermine rapidement vers le choix de l'armée. Il se présente au concours de Saint-Cyr en juin 1941. Il a donc 19 ans.

La formation d'officier à l'Ecole Saint-Cyr, repliée à Aix en Provence, lui convient. Il constate cependant que les équipements militaires datent de la guerre de 1914 ! Sa promotion prend le nom de Charles de Foucauld.

Tout se passe bien jusqu'à ce 12 novembre 1942 où la dixième Panzer Division allemande est à Aix et ceinture l'école d'un double dispositif. Le 27 novembre à 8h30 un détachement allemand, grenade à la main, pénètre dans l'école. Il faut déposer les armes et les donner aux allemands. Les Cyrards sont démobilisés et doivent quitter Aix-en-Provence.

Arrivé à Montpellier, il reçoit sa nomination de sous-lieutenant. Il essaye dès lors, avec d'autres, de regrouper les Cyrards des environs pour préparer la formation d'un groupe franc de résistants. Mais les réunions attirèrent l'attention de la police et durent être interrompues. En dépit de quelques tentatives de rejoindre un maquis possible, il doit renoncer à ce projet, à sa grande désolation. C'est ainsi, qu'à l'issue de dossiers de demandes de reclassement, il rejoint la SNCF où il avait postulé. Il espère ainsi échapper au Service du Travail Obligatoire en Allemagne. Mais la SNCF le désigne pour le prochain départ comme dernier incorporé.

*Volontairement, dit-il, je ratais trois convois. Alors les gendarmes vinrent à la maison menacer de prendre Paul, de dix mois mon cadet, si je ne me rendais pas. Mon père avait l'impression d'être repéré depuis qu'il avait aidé certains de ses malades juifs à se cacher. Il me montra l'obligation morale où j'étais de ne pas laisser mon frère partir à ma place à défaut d'un maquis pour tous deux... et cela n'aurait-il pas menacé le troisième ?*

*Je partis donc, la mort dans l'âme, pour la Silésie en juin 1943. Après l'éjection de Saint-Cyr par l'occupant, je devenais, moi, son esclave chez lui, au lieu de participer à la libération de la France et de poursuivre une carrière d'officier.*

## L'expérience douloureuse mais riche du STO

Jean-Louis Rieusset est envoyé à Görlitz en Silésie. Il est affecté à la "Güterabfertigung", (expédition des marchandises), de la gare. Son travail consiste à assurer les déchargements et chargements des caisses et colis entre les magasins de stockage et les wagons, évidemment par tous les temps, parfois très froids et fréquemment sous les bombardements des alliés.

Une tentative d'évasion échouera. Son refus d'encadrer des camarades français et étrangers le conduira à des travaux encore plus pénibles. Il devra charger des tenders de charbon, à la pelle, dans un dépôt privé de sa grue par un bombardement, entre sueur et froid de jour comme de nuit. Les baraquements de vie, souvent sales n'étaient pas de nature à maintenir un bon moral. Mais Jean-Louis a un tempérament de leader et une solidité que je qualifie personnellement de spirituelle. Il est naturellement le centre de gravité de ses coéquipiers et sera souvent leur confident et leur soutien. Il transmet par écrit son histoire et celle de ses camarades, soit en rapportant certains événements, soit en les transformant en poèmes et romans.

Il écrit ce poème : "Robes dans la main" le 12 juin 1944.

*A peine atteint l'âge d'homme  
La tourmente m'a emporté  
Au gré de Dieu les choses changent,  
J'ai étreigné mains dans la fange  
Mon galon tout neuf d'officier  
Esclave d'un labeur sans trêve  
Tout est loin : ma patrie, les rêves,  
Je vis sale entre des gens sales,  
Et la vie devient animale  
Pour peu que l'on se laisse aller.*

*Tout pourrit, c'est la fin d'un monde,  
La saleté tiède et immonde  
Par la tempête remontée  
Envahit tout, monte sans trêve  
Et moi, tout seul avec mes rêves  
Ne suis-je pas fou à lier ?*

Le désespoir et l'abandon le guettent mais il saura résister, contrairement à certains de ses camarades qui s'abandonnent à l'alcool, à des femmes de passage et à des accidents provoqués ou simulés pour échapper à cette réalité sordide. Il exprime clairement que lui aussi est menacé et il écrit plus loin :

*Hélas trop souvent ces idées  
Seraient sans peine délaissées  
Devant l'instinct qui parle fort,  
Si je n'avais pour les défendre  
Des souvenirs profonds et tendres  
Où mon cœur dominait mon corps  
Aussi, visages aux lignes fines  
Monique, Claire, Jacqueline  
Vraies jeunes filles de chez nous,  
C'est grâce à votre beauté saine,  
A votre sympathie sereine  
Que je me garde malgré tout*

*C'est qu'au-delà de vos visages,  
Imprécise et lointaine image,  
A travers votre rire franc,  
Je découvre un autre sourire  
Et des yeux où je pourrai lire,  
Les yeux de celle que j'attends,*

L'écriture a été pour lui un havre de salut, bien plus... une psychothérapie pour survivre dans cet univers pestilentiel. Dans la suite du poème, on retrouve, dans la nostalgie exprimée, toute la force de son enfance heureuse dans la propriété du Bosquet avec cousins et amis, l'éthique de l'éducation reçue à l'Enclos Saint-François et aussi une grande espérance.

La vie à Görlitz est marquée par des camaraderies et amitiés viriles dont il rapporte l'atmosphère et les drames, la triste vie courante exacerbant les sentiments et les comportements. Il l'exprime soit directement en tant qu'évènement vécu, soit par le truchement d'une histoire romancée dont on devine entre les lignes qu'il s'agit de lui.

Ce sont les "*poèmes d'exil*" et ses nouvelles romancées réunies dans "*l'ai-je rêvé ?*". C'est ainsi qu'il rapporte le désespoir de ce jeune collègue français ayant cru bien faire en acceptant le STO pour trouver un emploi et qui en découvre la pénibilité, la solitude et la dureté. Il cherche par tous les moyens à obtenir son rapatriement. Après avoir simulé en vain la folie, Annibal, tel est son nom, marié et père de 7 enfants, part se jeter à l'eau dans la Neisse, en ayant préparé son sauvetage avec un ami. Il faillit se noyer ne sachant pas nager, on le sauve de justesse mais sans succès pour son rapatriement. Aussi recommence-t-il et se fait écraser la main volontairement entre les tampons de wagons en cours de rattachement. Enfin, il sera rapatrié.

La description de la scène de désinfection contre les poux, dans une piscine remplie de désinfectant agressif sous la botte des chefs allemands enfonçant de force la tête des malheureux dans cette mixture immonde, est rapportée par Jean-Louis de manière on ne peut plus réaliste : souffrance, déshumanisation, humiliation de la nudité collective, hommes et femmes réunies...

Jean-Louis a soif de rapports humains et de contacts intellectuels. Mais dans son texte "En attendant l'Amour...", il indique : *Je m'étais bien juré, et je m'y suis tenu, de ne pas me laisser prendre, comme d'autres, dans les filets d'un amour avec une allemande et risquer d'avoir un enfant, en guerre plus tard contre des demi-frères français. Restait à étancher cette soif de rapports humains, de soutien mutuel, qu'avivait l'absence de mon milieu naturel.*

Il est, en quelque sorte dans un débat cornélien. Pour sortir de cette impasse, il engage, auprès de ses camarades du "lager", un échange littéraire à l'aide de livres de fond pour en discuter avec l'un ou l'autre, tentant ainsi d'élever le débat et le niveau de préoccupations.

Il écrit une chanson sous forme de poème sur l'absence de l'être aimé auquel ses camarades, ne sont pas du tout sensibles. Sa posture, en quelque sorte éthique et morale, n'est pas reçue. Il découvre alors, sur le site de son lieu de vie, un atelier de machines-outils, où travaillent des étudiants français, STO comme lui, qui en dehors de l'activité de la journée, discutent de sujets passionnants, comme la Constitution à donner à la France après la guerre.

C'est ainsi qu'un soir, après une réunion passionnée avec ses amis, il doit rentrer. Il se trouve malencontreusement devant le garde qui, l'interpellant, le menace de sa mitrailleuse. Il s'enfuit en courant, traversant des barbelés. Il réussit à échapper. En arrivant près de son baraquement, il se trouve devant la surveillante du lager des filles, qui bien sûr s'étonne de le voir là à cette heure. Sur ces entrefaites, arrive le gardien de nuit de son lager qui le met en joue. Il sent sa dernière heure arrivée. Mais fort heureusement et de manière inexpliquée, la surveillante, qui l'avait pris en flagrant

délit de non-respect du couvre-feu, lui sauve la vie en prétextant qu'il est malade et qu'il se rend aux toilettes heureusement à proximité. Sans cette femme, il serait mort. Il ressort du texte que cette femme était peut-être sensible au charme de Jean-Louis.

En fait, souvent, il risque sa vie en raison même de ses activités dans une gare et sur des lignes de chemin de fer. Un jour, alors qu'il doit réparer des rails détruits par des bombardements alliés, en plein travail, un nouveau bombardement surprend son équipe. Alors, qu'il se met à l'abri, il constate que l'un de ses camarades, pétrifié par la peur reste exposé en plein milieu des voies. N'hésitant pas, Jean-Louis se précipite sur lui et le projette à terre quelques dizaine de mètres plus loin. Une bombe laisse un cratère quelques secondes plus tard à l'endroit même où ils se trouvaient !

Pour oublier le quotidien, il écrit des histoires romantiques, correspondant à sa nature profonde, sortes de contes amoureux qu'il consigne avec bonheur dans "*l'ai-je rêvé*" ?

"*Le cœur du Roi*" narre l'histoire d'un jeune prince devenu Roi à la mort de son père. Il est en quête d'amour bien sûr et toutes les princesses du royaume s'empresent autour de lui. Mais il ne trouve pas son bonheur et part en pèlerinage à travers le royaume, se défaisant progressivement de ses habits de Roi pour devenir pauvre. Il a simplement promis qu'il reviendrait au bout d'une année. Après des pérégrinations aventureuses et douloureuses, il arrive dans un petit village, se fait embaucher par un paysan pour les moissons. C'est ainsi que dans sa sobre vie, besogneuse mais heureuse, il rencontre une charmante jeune fille dont il tombe amoureux. Ils se marient et le temps passe. Elle attend un héritier. Mais l'échéance de l'année arrive à son terme. Comment respecter la promesse faite à son peuple ? Il révèle alors à son épouse qui il est et rentre dans son royaume avec sa bienaimée très surprise mais qui garde toute sa simplicité. Sa vie rude dans une famille paysanne et sa rencontre avec une jeune fille simple, lui avaient montré le chemin de l'amour.

A cette histoire, véritable conte de fée, comment ne pas superposer son propre parcours et son cheminement spirituel douloureux rendus acceptables par son retour espéré et son désir profond de la rencontre avec la femme qui l'attend ? Il y a simplement inversion des fastes trompeurs du royaume avec les horreurs des camps et découverte de l'authenticité dans la vie sobre, rude mais heureuse qu'il projette dans l'avenir qui sera sa rencontre avec Marie-Paule !

En finale, ce conte de fée, revisité par son expérience du STO, ne faut-il pas l'interpréter comme un conte philosophique ?

D'autres contes, je pense particulièrement au Château de mémoire, impliquent aussi une relation amoureuse. Dans le cadre des archives d'un château, Jean-Louis, accompagné d'une amie, découvre, en lisant des documents, la romance des personnages qui ont vécu là.

Jean-Louis, bien sûr, comme tous les jeunes de son âge, était amoureux de l'amour, mais, de nature sensible et romantique, il voulait absolument que ce besoin d'amour ne soit pas flétri par la vie sordide des camps. L'écriture fût sa thérapie. Il se prépara ainsi par un cheminement spirituel, amplifié par sa foi profonde et soutenu par son éducation à l'Enclos Saint-François, à la rencontre avec Marie-Paule.

En somme, Jean-Louis avait la capacité à lever le regard au-dessus de l'horizon pour ne pas se laisser enfermer dans l'horreur de la fange où il se trouvait. Il avait de l'espérance, c'est-à-dire la capacité de mettre en perspective ce que l'on

vit pour en dégager un sens. Comment mettre en perspective un évènement isolé sur la trajectoire incertaine du temps ? Ceci me fait penser à cet extrait du poème de l'américain Ezra POUND : *“Savoir ce qui précède et ce qui suit vous aidera à mieux comprendre ce qui se passe”* (1). Le patrimoine culturel, l'art et l'histoire permettent cette mise en perspective et cette mise à distance de l'évènement.

Comment ne pas rapprocher cette solidité culturelle de Jean-Louis avec certaines visions de penseurs comme Bourdieu de nos jours, pour qui, la culture générale est discriminatoire. Faire table rase du passé est le meilleur moyen de revenir à la barbarie. Chaque génération nouvelle, ignorante du passé, croit découvrir la solution radicale au développement et à la justice, ce qui est la source d'une nouvelle idéologie détruisant l'humanité. Cette problématique a été fort bien analysée par le philosophe François Xavier Bellamy dans son livre, *“Les déshérités”*. Il ne croit pas au choc des cultures mais au choc des incultures. Voilà ce qu'il dit : *“Le propre du barbare, c'est qu'il n'a rien appris pour accomplir sa propre nature. En particulier, il n'a pas hérité d'une langue qui lui permette de déployer sa capacité à parler, à entrer en relation avec l'autre. Or, à celui qui n'a pas reçu de mots pour s'exprimer, il ne reste que la violence. La brutalité de la barbarie, voilà tout ce qui reste à l'homme quand il a déserté la culture”*.

Jean-Louis s'appuie toujours sur la culture et l'art dans ce qu'il écrit. Son dernier carnet de route marque la sortie du tunnel.

*Enfin, l'agonie du “Grand Reich” se perçoit en Silésie dans les camps de travail !* Jean-Louis, après ses “poèmes d'exil” et une partie de son recueil “l'ai-je-rêvé ?”, se met à tenir un journal, un carnet de route. Ce carnet commencé le 6 février 1945 se termine en octobre de la même année. Il décrit parfaitement la débâcle, l'avancée des soldats russes, les flux migratoires des réfugiés allemands quittant leurs villes en flamme et arrivant à la gare de Görlitz dans des fourgons à bestiaux qui se déversent chaque matin avec un grand nombre de cadavres, morts de froid. Le “lager-fuher” essaye de garder un semblant d'ordre et de discipline ce qui freine les envies des travailleurs étrangers qui cherchent à fuir, de peur d'être fusillés par la Gestapo. Des vieillards et des gamins de “l'Hitlerjugend” dressent des barricades dérisoires. Quelques trains circulent encore normalement. Dans les chambrées, des ventes-liquidations se font dans la fièvre de récupérer de l'argent pour un voyage de retour en France. Du troc s'effectue avec les soldats russes.

Mais ce n'est pas fini, les travailleurs du STO sont embarqués de Görlitz à Saafel en passant par Dresde sur une autre gare où les bombardements des alliés et l'avancée des armées rend difficile leur travail. Ils doivent reconstruire les voies ferrées bombardées. Enfin, la désorganisation devient totale, les chefs allemands fuient et les français du STO se regroupent, organisant leur survie. Après de multiples épisodes difficiles, ce sont des camions américains qui leur font traverser la moitié de l'Allemagne et la Belgique en deux jours. *“Quelle vision de fin du monde”* écrit Jean-Louis dans son carnet en traversant cet univers dantesque. Ils arrivent à Maubeuge d'où ils partiront en train pour Paris.

Enfin, je cite ce texte qui relate son retour et le caractérise : *“Dimanche 27 mai 1945, à 6h, nous sommes en Avignon où je dois attendre plus de deux heures un train pour Montpellier. J'en profite pour assister à la messe, une messe d'actions de grâces. L'horaire fantaisiste de mon train explique que personne ne m'attende sur le quai. Je finis par prendre le parti de remonter seul la rue Maguelone. C'est devant*



le temple protestant que je vois arriver, toute soufflante, Maman Jeanne, ma Grand-Mère et marraine, qui m'aperçoit et me serre longuement dans ses bras en pleurant sans se soucier des passants."

Et plus loin :

Quant à moi, j'ai participé au pèlerinage des prisonniers et déportés à Lourdes. Nous étions 100 000. En face de la Grotte, l'immense prairie était balisée de rubans et de panneaux figurant les principales villes et camps d'Allemagne : chacun y a rejoint le panneau situant l'endroit où il avait été détenu, pour moi Görlitz évidemment, et j'y ai retrouvé certains de mes amis de la Wumag. Ce fût-là, que figurèrent pour la dernière fois les frontières du "Grand Reich Allemand de Mille Ans".

C'est ainsi que se termine son journal !

## L'extraordinaire fertilité littéraire et poétique

On aura compris l'extraordinaire fertilité littéraire de Jean-Louis Rieusset. L'écriture a représenté pour lui une force vitale.

D'abord, vingt poèmes ont exprimé sa sensibilité romantique. Regroupés en quatre thèmes, ces poèmes traversent toute sa vie : *L'enfance*, si heureuse, le second thème : *Elle*, cristallisant les relations amoureuses avec sa femme Marie-Paule, *Etats d'âme*, la douleur de la vie en Allemagne et enfin, *Méditations* le poète, la genèse de la création du monde, fondement de sa foi.

Il complète l'écriture de ces poèmes par un montage musical enregistré, avec des morceaux spécifiques pour chacun de ses poèmes : Beethoven et Chopin pour le thème de l'Enfance, Weber, Chopin, Brahms pour les poèmes consacrés à Elle, Tchaïkovski, Berlioz, Bach, pour les Etats d'âme, Wagner, Bach et Mahler pour les Méditations.

Ensuite, son journal, "*Le bon et le moins bon vieux temps*" retrace son enfance, sa jeunesse, sa formation et sa vie en Allemagne complétée par ses essais et contes de "L'ai-je rêvé ?" dont j'ai cité différents extraits saillants.

Puis il exprime la satisfaction que lui a apportée sa vie d'ingénieur à la SNCF avec l'écriture de ses Mémoires qu'il identifie à un retour sur ses pas, tel le Petit Poucet, essayant de reconstituer le chemin parcouru tout au long de sa carrière ferroviaire, raison pour laquelle il intitula son ouvrage "*Cailloux blancs retrouvés sur le chemin... d'un cheminot*".

Enfin, l'ouvrage "*Comment peux-tu croire ?*" constitue l'affirmation de ce à quoi il croit avec des doutes vis-à-vis de l'Eglise qui lui semble ne pas s'être suffisamment adaptée à la modernité. Il se trouve, en quelque sorte dans la problématique de Simone Weil dans son ouvrage "La pesanteur et la Grâce". "*Comment échapper à la pesanteur qui est en nous ?*"

A la lecture de tous ses écrits, la personnalité de Jean-Louis m'est devenue familière et j'ai eu l'impression de le connaître depuis un certain temps, lecture qui m'a permis une immersion forte dans son univers que je n'aurai jamais pu atteindre autrement.

Compte tenu de sa sensibilité, de l'importance sensuelle du corps dans lequel il s'incarne, de sa spiritualité profonde mais aussi de sa culture et de son goût de l'art sous toutes ses formes, il m'est venu à l'esprit, non pas une définition de sa personne, ce qui serait prétentieux et réducteur de ma part, mais une représentation diaphane

de Jean-Louis avec cette phrase de Hildegarde Von Bingen, religieuse bénédictine mystique, savante, musicienne, entreprenante, qui écrivait au XII<sup>e</sup> siècle, “*le corps est l’atelier de l’esprit où l’âme vient faire ses gammes*”. Il convient de noter qu’elle est la quatrième femme, devenue, à ce jour, Docteur de l’Eglise, grâce à Benoît XVI en 2012, soit 833 ans après sa mort. Son génie est de proposer une conception intégrale de l’Homme dans ses trois livres sur sa vision. Elle est d’une modernité stupéfiante. Jean-Louis incarne, me semble-t-il, une vision intégrale de l’Homme.

Aussi, chère Agnès, j’en profiterai pour vous demander d’inventorier les écrits de votre père pour en faire un véritable ouvrage à sa mémoire et à son cheminement spirituel ! Je pense en effet, que vous devez avoir dans vos archives, d’autres lettres et écrits encore inédits.

## **La vie professionnelle d’un manager avisé et humain**

Venons-en à sa vie professionnelle !

Je voudrais utiliser ici son ouvrage “les cailloux blancs retrouvés sur le chemin d’un cheminot”. En effet, sa carrière de 1943 à 1983, soit 40 ans, suit le développement de la France d’après-guerre, autrement dit les 30 glorieuses.

Mais, sa carrière commence par une déception. Il n’est pas autorisé à réintégrer l’armée comme il le souhaitait. L’Armée est en effet en plein dégageant de cadres. Le prétexte fourni est son état de santé éprouvé. Il est vrai qu’il est épuisé et a perdu 12 kg. Or, pour lui, le service de son pays est déterminant. Il l’assumera dans le développement des infrastructures ferroviaires de la France en reconstruction. C’est donc dans un retour vers le rail, à la SNCF que sa carrière professionnelle redémarre. En quelque sorte, il a bénéficié d’un stage de formation pratique à la Deutsche Reichbahn pendant deux ans. Il y a plus confortable comme formation en alternance...

Cela dit, il commence tout de même par diriger le triage marchandise de Fontcouverte en Avignon, après être passé à Quissac, Sauve, ce qui n’est pas étranger à son ancienne activité en Allemagne mais du côté des Chefs maintenant. Il reprend des études, passe une licence en Histoire et Géographie, une licence en droit et sera envoyé pendant sa vie professionnelle en formation à l’Institut Supérieur des Affaires.

A la SNCF, il va gravir un grand nombre d’échelons et assurer des fonctions variées que je ne vais pas détailler. De Chef de Gare au PC de régulation des trains à Marseille, passage à l’Inspection, puis la Division commerciale de Méditerranée, puis la Division “Trains et Machines” comme Chef de service des Transports Voyageurs. Il devient Chef d’Arrondissement Exploitation à Nîmes. Il participe à la réorganisation des régions SNCF avant de terminer sa carrière comme Directeur Adjoint de la région Languedoc-Roussillon qui regroupe alors 10 000 agents. Il a pu participer à des créations tangibles, bâtiments ou installations, et consacrer beaucoup de temps aux services sociaux.

De par ses fonctions, il est en rapport avec de nombreux dirigeants d’abord du monde ferroviaire français et étranger, mais aussi du monde portuaire, notamment à la Commission Permanente du Port de Marseille où il a représenté 5 ans la SNCF. Il est en lien avec les Dirigeants d’entreprises de toutes tailles et natures, dirigeants des mines, usines, unions et chambres de commerce, transporteurs internationaux et

représentants syndicaux. Il côtoie le monde politique, maires des grandes villes, Conseils Généraux pour l'aménagement et la desserte du territoire et également le monde des médias.

*“Toutes ses approches de divers mondes extra-ferroviaires, dit-il, j'ai pu les approfondir, grâce à mon retour au pays natal et à la durée de mon activité en Languedoc-Roussillon. Les souvenirs familiaux y abondent : la création des Salins du Midi par un arrière-grand-père, celle des Mines de La Grande-Combe par un trisaïeul de ma femme, dans la maison duquel les dirigeants des houillères nous recevaient un an sur deux. Mais surtout, j'étais lié à beaucoup de responsables par des souvenirs de Collège ou de Faculté et à tous par la connivence d'hommes de même terroir. Aussi, plus ou moins vite, bien des relations d'affaires ont eu des prolongements amicaux.”*

Son ouvrage, “Cailloux blancs retrouvés sur le chemin... d'un cheminot” n'est pas un journal, encore moins un roman, mais un recueil en 12 chapitres des événements saillants et des portraits originaux qu'il a traversés et rencontrés pendant sa vie professionnelle.

C'est la campagne d'Orient, en Egypte, que lui raconte avec truculence un Chef de Gare dont il est l'agent, c'est la visite d'un grand patron qui met en émoi et en branle-bas de combat tout le service pour le recevoir. Mais, ce sont parfois des observations quelque peu contestataires, notamment dans le chapitre “Des cailloux de toutes les couleurs,” où il se livre à une évolution comparée, somme toute assez critique des parcours professionnels des cheminots : *“un bottier de l'X, dit-il, est recruté directement comme cadre supérieur, alors qu'apprentis ou élèves ne peuvent sortir des métiers de base que grâce à une formation interne. Les exemples sont heureusement nombreux de ceux qui entrés à 16 ans, et non bacheliers, ont achevé leur carrière dans un poste important. Mais le handicap est lourd et il reste la difficulté de donner un esprit commun à un grand ensemble disparate et de faire converger les efforts dans le même sens.”*

Ses observations sont toujours pertinentes et le portrait des personnages décrits toujours précis, acéré, critique, mais jamais méchant. Il mentionne aussi les événements dramatiques comme le terrible accident de Châteaubourg, le 3 juillet 1954, qui fit 35 morts par la faute d'un agent chargé des aiguillages de délestage d'une voie en travaux. Jean-Louis, dirigeant le service des litiges et des contentieux de la Région Méditerranée, se trouvait en première ligne pour gérer les responsabilités de la SNCF. Il vécut douloureusement cet événement.

D'autres récits procèdent du dessous des cartes de la grande histoire. Nous sommes en 1960 et Jean-Louis est chargé par les services de l'Elysée, d'assurer la logistique du déplacement en train du Général de Gaulle dans les Hautes-Alpes. C'est donc avec le protocole et les agents de sécurité de l'Elysée que tout doit être prévu dans le détail. Le Général doit inaugurer entre autres le barrage de Serre-Ponçon. La petite gare de Chorges sur le chemin de Briançon est jugée trop mal en point. Il faut donc engager des travaux de rénovation et d'aménagements coûteux pour les comptes d'exploitation locaux. Il faut également être au service des accompagnateurs du Général dont Madame De Gaulle. La description de ce voyage est imagée et cocasse.

Une dernière histoire relatée par Jean-Louis mérite le détour car elle incarne le contexte politique de l'époque. Elle exprime en effet la maîtrise de l'information que voulait obtenir le Général De Gaulle sur Radio et Télé Monte-Carlo, ce qui

donna lieu à un conflit Franco-Monégasque. Le Général tenait à ce que les médias ne laissent pas propager des jugements critiques sur l'action de son gouvernement. Il le fit signifier au Prince Rainier par le Premier Ministre de la principauté, qui aux termes d'un accord Franco-Monégasque est proposé par Paris à l'agrément du Prince. Un ancien préfet de Paris était ce personnage. L'entretien du Premier Ministre avec le Prince se passa fort mal et le Prince le chassa immédiatement de Monaco avec interdiction d'y remettre les pieds. Le Général y vit une offense à la France et fit investir par les CRS les studios de RMC, situés en territoire monégasque, rendant les émissions impossibles. Le Prince en représailles interdit aux trains français de traverser le territoire monégasque. Jean-Louis Rieusset, en charge des Alpes-Maritimes, reçut l'ordre d'organiser le contournement de la Principauté. Ce détournement conduisait à remettre en fonction des petites lignes de la moyenne corniche compliquant considérablement la circulation des trains de grandes lignes. Le trafic fût évidemment profondément perturbé. L'escalade des rétorsions réciproques se poursuivit gentiment : côté France, suppression de la noria de camions qui déversait de la terre à Monte-Carlo pour gagner un nouveau quartier sur la mer, côté Principauté, dénonciation de l'union douanière avec la France et ouverture du port aux importations hors taxes, ce qui amena la France à mettre un cordon de CRS autour de Monaco, puis à envisager de lui couper l'eau et l'électricité.

On voit par-là comment peuvent naître les conflits internationaux. Finalement tout s'apaisa et Jean-Louis se trouva un beau jour avec le Prince Rainier et la Princesse Grace, dans le salon princier de la gare de Monaco pour accueillir le Général et Madame De Gaulle pour la rencontre de réconciliation.

Il convient de noter pour clore ce chapitre professionnel qu'il était très apprécié de ses collaborateurs pour l'art qu'il avait de résoudre les conflits sociaux et de négocier avec les syndicats des personnels.

### **Le narrateur pédagogique de ses voyages**

Il donna à l'Académie au moins 16 conférences, sur des sujets très variés. Très appréciées par l'auditoire, elles étaient minutieusement préparées avec un montage audio-visuel préenregistré. Plutôt que de s'exprimer oralement et directement au public, il préférait ce procédé dans lequel sa narration et l'accompagnement musical s'enchaînaient avec rigueur. Ces réalisations ont été souvent présentées, hors de l'Académie, à ses amis et à des associations. La plupart d'entre elles avaient pour origine ses voyages et s'enrichissaient de sa culture classique. Quels que soient les sujets traités, elles étaient centrées sur deux domaines, l'histoire et l'art. En voici la liste chronologique, sans doute incomplète.

- L'Egypte, un fleuve pour l'éternité (1998)
- Regards sur la Rome antique (2002)
- Au Maroc, Islam et Occident, (1993)
- Prague et le Baroque (1996),
- Pologne poste avancé de l'Occident (1999)
- La Maison de Savoie à cheval sur les Alpes (2011)
- Quand le vitrail fait chanter la lumière (2000)
- L'art en Sicile, des temps Helléniques aux Rois Normands (1995)
- Les Pays-Bas encore unis au temps des primitifs flamands (2005)
- Art et religion de la Grèce antique (1996)

- L'art baroque germanique et son couronnement musical (1998)
- Un monde pour l'homme : le jardin (2008)
- L'art nouveau et la belle époque (2001)
- Le double passé de la Turquie (2005)
- A Pompéi, la vie quotidienne prise sur le vif (2008)
- Irène de Byzance, la seule femme empereur Romain (2004)

Il fallait voir arriver Jean-Louis, une heure avant la présentation, avec son matériel de projection : microordinateur, projecteur à diapo, amplificateur, baffles, trépieds, écran, câbles de toutes sortes... Marie-Paule aidait au déménagement !

Toutes ces conférences sont excellentes. On y perçoit l'homme grandement cultivé, le poète, le pédagogue, l'amoureux du beau. Voici un bref rappel en images.

Sur Internet, beaucoup des textes correspondants sont accessibles. Ceux qui concernent Irène de Byzance et le Vitrail reçoivent chacun, encore aujourd'hui, vingt ou cinquante visiteurs par mois.

## Une foi à toute épreuve

«*Comment peux-tu croire ?*», ce dernier ouvrage de Jean-Louis Rieusset est très impressionnant. Il constitue son credo, certes, mais il s'agit d'une véritable analyse théologique de la religion catholique, d'une exégèse d'un certain nombre de textes fondamentaux mis en regard de sa croyance et de ses doutes, complétée par une confrontation aux idées d'un certain nombre de philosophes contemporains athées ou agnostiques.

En quelque sorte, il radiographie sa croyance en la mettant en regard de la modernité et de son exigence de concilier science et foi, foi et raison. Je dois dire qu'il est très teilhardien dans cette démarche. Il le cite d'ailleurs à plusieurs reprises dans son essai.

Il commence par affirmer qu'il était catholique mais avec une observation critique sur l'enseignement de son temps donnant une représentation d'un Dieu juste mais redoutable où transparait le juge sévère des fins dernières, *Dies Irae*, plus que le Dieu d'amour. Il ajoute que sa famille et son Languedoc natal restaient très marqués par le Jansénisme, peut-être même le Catharisme et les guerres de religions. «*L'adolescence venue, dit-il, il n'y avait pour moi qu'une alternative : réduire ma vie religieuse à une pratique formelle ou me poser des questions de fond. Le Dieu qui révèle Jésus-Christ est aussi le créateur de l'intelligence humaine. La Foi est donc un acte d'intelligence, une ouverture du cœur à la grâce et une décision de la volonté.*»

C'est bien sûr la seconde voie que choisit son exigence morale et intellectuelle !

Il précise l'acte fondateur que fut son expérience du STO. : «*D'un mal pouvant sortir un bien, ces angoisses expliquent, dit-il, que j'ai mis toute ma vie à m'éclairer, à quêter conseils et interprétations. Deux ans d'exil en Allemagne comme déporté du travail ont permis, dans le dénuement et devant l'éventualité d'une mort proche, d'approfondir ma Foi et mes réflexions. Mon mariage avec une chrétienne fervente et très intelligente, dont un frère est prêtre et théologien, inséra définitivement le grimpeur maladroit dans une cordée.*»

Sa préoccupation de réponse de l'Église aux hommes d'aujourd'hui est une constante, son conservatisme étant une souffrance pour lui. C'est la capacité d'adaptation de l'Église qu'il analyse dans son texte : *Pour une parole adaptée à notre temps*. Vatican II est alors, pour lui, une source d'espoir de réformes et de modernisation.

*“N’y a-t-il rien à faire, dit-il, pour que le vrai message du Christ atteigne encore les hommes dans leur mentalité actuelle... Il y a un terrain sur lequel notre Foi devrait être inattaquable, c’est celui de l’amour. C’est sur lui qu’il faut recentrer le message et non sur l’autorité.”*

Il procède alors à un plaidoyer pour assouplir les interdits concernant la morale sexuelle et conjugale. Il critique également la position de l'Église sur les couples divorcés et remariés. En fait, il aborde déjà tous les problèmes de la famille soulevés par le Pape François lors du dernier synode sur la famille de 2015. Il révèle, sur ce point, que lui et sa femme accompagnaient un groupe de divorcés-remariés dans le cadre de l'Équipe Diocésaine de Pastorale Familiale.

Son engagement moral, social et professionnel est constamment soutenu par sa foi mais son expérience de la vie le rend critique sur le décalage historique de l'Église avec son temps et sur son conservatisme.

Il se pose la question de l'existence de Dieu, à partir de ce simple constat : *“il n’y a que 3 possibilités, dit-il, ou l’homme sort du néant, ou bien la matière est éternelle, ou bien un Esprit éternel a créé le monde.”* Son choix est clair, on s'en doutait, mais il montre bien la distinction des connaissances entre le comment des sciences et le pourquoi de la métaphysique et de la théologie. Cependant, il est préoccupé par la cohérence des systèmes de pensées, au voisinage du Tout, c'est-à-dire par la philosophie.

C'est ainsi qu'il s'intéresse beaucoup à l'humanisme athée. Il analyse la position de Luc Ferry dans son livre : *“l’homme-Dieu ou le sens de la vie”*, qui remplace le rôle d'un Dieu transcendant par la divinisation de l'humain débouchant sur une transcendance horizontale. Devant une foi dogmatique imposée de l'extérieur que critique Luc Ferry et qu'il approuve, Jean-Louis rappelle que pour Thomas d'Aquin, la liberté de conscience est la base de toute adhésion. Il approuve la représentation de Jésus par André Comte-Sponville, dans son livre *“les Impromptus”*, voyant dans le Messie un homme libre qui préférerait l'amour à la puissance et qui en est mort. Il n'est pas en phase évidemment avec son absence de Dieu.

Il commente longuement le *“Ce que je crois”* de Claude Imbert qui avouait son dégoût pour toute dépendance. Il observe que sa référence à la raison le rend hermétique à toute transcendance et à un rejet des religions comme aliénation de l'homme. Mais il approuve son vertige devant le refus occidental de la vie et de toute morale, le vertige devant la mort qui explique une grande partie de la pathologie sociale et devant le sexe, Eros et Thanatos, la fantaisie du désir. Il constate le pessimisme qui doute qu'une religion de la liberté sans Dieu puisse inventer ses propres règles.

En Jean-François Revel, Jean-Louis retrouve la même thèse que Luc Ferry ou Claude Imbert à savoir récuser le Christianisme qu'il relègue dans le passé. Il constate également que Revel reconnaît la faiblesse des philosophes traditionnels en particulier dans la quasi disparition de leur impact sur la conduite de la vie de chacun, contrairement à Socrate, Platon ou Aristote qui s'efforçaient de vivre selon leurs idées.

Il conclut positivement en affirmant que ces recherches philosophiques qu'il analyse sont utiles aux hommes en général et aux chrétiens en particulier. *“Non seulement, cette spiritualité athée est estimable, dit-il, mais elle dégage des valeurs communes, base d'un comportement commun aux incroyants et aux croyants devant les redoutables problèmes d'éthique qui se dressent devant nous.”*

La dernière partie de cet essai sur sa croyance concerne l'exégèse détaillée du Credo, autrement dit du “Je crois en Dieu”. Il analyse chacune des affirmations du Credo, l'explicite, la commente en montrant parfois ses doutes, l'interprète en essayant de l'actualiser dans le contexte actuel, la met en relation avec les textes de la Bible et des Evangiles. Mais, plus que cela, il le traduit en applications pratiques et opérationnelles pour sa vie et celle de l'Eglise.

Mais la mort le préoccupe. Il interprète le “J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir” : *“J'ai déjà dit qu'il s'agit de la résurrection de la personne et non de la “viande”. Mais l'homme a nourri son corps et ses sens des composants du monde : végétaux et animaux pour son alimentation, sons, couleurs, marbre ou pierre pour ses réalisations artistiques... Par lui, tout participera à la vie éternelle, selon la vision grandiose de Teilhard de Chardin. Il nous succession dans le temps. La meilleure image, dit Jean-Louis, en pourrait être l'orgasme de l'amour où l'on est une seule chair avec l'être aimé tout en restant soi.”* Et il termine cette analyse du credo et de sa croyance par un poème à son épouse.

*Si partir, c'est mourir un peu,  
Mourir, c'est partir davantage.  
Aurais-je, s'il faut, le courage  
De rester le seul de nous deux,*

*Car, au-delà de la souffrance  
D'une fin de vie esseulée,  
“Passeront la Foi, l'Espérance,  
L'Amour ne passera jamais !”*

Tout est dit sur les fondamentaux de ses convictions et l'amour de sa vie.

## **L'amour fusionnel et l'esprit de famille**

Ce dernier poème ouvre à son amour fusionnel et à sa vie de famille.

Nous l'avons vu dans sa vie à Görlitz, et dans les événements de sa jeunesse, rapportés dans ses poèmes, ses essais et ses contes, transparait toujours l'attente de l'amour et de la personne qu'il épousera, celle que son cœur attend, celle pour lequel il se garde. C'est dire le haut niveau où il place l'amour et la force qui le pousse à la vie.

Dans la rencontre que j'ai eue avec Agnès, sa fille, j'ai été frappé par la totale harmonie qu'elle exprimait en évoquant son père et sa mère. Jean-Louis, d'une déférence totale auprès de Marie-Paule, s'en remettait complètement à elle pour tous les actes quotidiens de la vie.

Il ne faut pas oublier qu'au retour, sa maigreur était telle et son état de santé affecté qu'il n'arrivait plus à manger normalement. L'heureuse rencontre avec sa femme Marie-Paule fut une libération. Elle se fit pourtant dix ans plus tard, puisqu'il se maria en 1955. Elle l'aida à se reconstruire et sans doute devint-elle pour lui, un peu aussi une mère. En effet, en quelque sorte, elle le couvait. Il n'engageait rien sans son avis. Quant à elle, elle se consacra à lui. Marie-Paule artiste pratiquant la sculpture, arrêta complètement la pratique de son art !

*Ce fût donc un couple heureux partageant convictions chrétiennes, engagement dans l'Eglise, goûts de la lecture, créativité artistique, randonnées en montagne, ski, vacances avec leurs deux familles enfin amis merveilleux et très nombreux rassemblés dans leur charmant chalet de Chamonix. Voilà ce que déclarent leurs trois filles et d'ajouter lors de ses obsèques : Nous avons eu un Papa exceptionnel, très doué autant sur le plan intellectuel que créatif et sportif, entreprenant, curieux de tout aimant et déclaratif.*

Aussi, je ne peux m'empêcher de citer une strophe de l'un de ses poèmes dédiés à Marie-Paule :

*Le repas est fini, ma femme, ma chérie,  
Et nous sommes assis vacants,  
Assis au bord de tout, du monde, de la vie,  
Qui vont nous oubliant,  
Tout seuls à nous parler car cette heure est à nous,  
Elle que j'attendais avec un plaisir fou  
Alors, pourquoi ?  
Pourquoi ces phrases dont on ne dit pas la fin,  
Car on sent une gêne, ou ces détours soudains  
Pour expliquer un mot qui aurait pu blesser ?  
Lorsque partout ailleurs, je dis ce que je veux  
Sans peser, réfléchir et me juger toujours ?  
C'est que nous sommes seuls, c'est que nous sommes deux  
Et qu'entre nous, il y a l'amour.*

Ce poème magnifique et profond, expressif des sentiments de Jean-Louis, fait penser aux poèmes de Paul Géraudy dans son recueil, Toi et Moi, notamment celui intitulé "l'Abat-jour". Il entre en résonance particulièrement pour moi du fait que ma mère me l'a fait découvrir, il y a plus de 60 ans. Je cite :

*Tu demandes pourquoi je reste sans rien dire  
C'est que voici le grand moment,  
L'heure des yeux et du sourire, .....  
Si tu savais ce qui monte en moi, ce soir,  
D'ambition, d'orgueil, de désir, de tendresse,  
Et de bonté.. Mais non, tu ne peux pas savoir  
Baisse un peu l'abat-jour, veux-tu, nous serons mieux*

## Conclusion

Intelligence, rigueur, fidélité, culture, volonté, enthousiasme, urbanité, dynamisme... Jean-Louis Rieusset ne manquait pas de qualités.

Il les avait forgées et affirmées dans l'expérience douloureuse mais riche du STO en Allemagne. Elle a constitué une sorte d'initiation pour le passage à l'âge adulte et surtout pour un approfondissement de sa foi.

Sa soif de relations, sa culture et sa curiosité, sans aucun doute développées par son éducation à l'Enclos Saint-François, lui ont permis de ne jamais se fermer sur lui-même. Il a pu construire une solidité spirituelle grâce à l'écriture de poèmes



et de nouvelles. Son expression littéraire fertile a été en effet une thérapie lors de son exil en Silésie mais un épanouissement de joie et de bonheur dans sa vie professionnelle, sociale et familiale.

Le point d'orgue fut sa rencontre avec Marie-Paule et le partage familial avec ses enfants et petits-enfants, notamment au Chalet de la vallée de l'Arve où le lien se fait encore avec le Père Prévost. En effet, le choix de Chamonix est la conséquence des heureuses vacances passées là dans le chalet du Père Prévost qui y emmenait ses élèves pour des randonnées enthousiasmantes, la soutane toute relevée dans sa ceinture.

Il a ainsi toujours manifesté un "goût pour l'autre", mû par les forces d'union créatrice qui l'habitaient. En conséquence, je suis très honoré et... très fier de m'inscrire dans la filiation académique du siège de mon prédécesseur Jean-Louis Rieusset, et je terminerai son éloge avec cette belle phrase de Pierre Teilhard de Chardin, dans son ouvrage majeur *Le Phénomène Humain* :

*"Pour être pleinement nous-mêmes, c'est dans le sens d'une convergence avec tout le reste, c'est vers l'Autre, qu'il nous faut avancer."*

#### NOTE

(1) Dans le Canto LXXVII des Cantos.